

Dans ces mêmes pages, j'ai salué, en son temps, la parution en 1982 du 50ème (1), puis en 1991 celle du 100ème roman tunisien (2). C'est l'an dernier que paraît le 200ème (3). Le rythme de parution des romans tunisiens en arabe a donc doublé ces dernières années, pour atteindre une moyenne d'une quinzaine par an.

L'auteur du 200ème roman tunisien, Mohamed Habib Selmi, est né le 31 janvier 1951 à El-Ala, à 60km à l'ouest de Kairouan. Il perd assez vite sa mère et son père. Après ses études secondaires à Haffouz, puis à Tunis où il obtient une licence d'arabe en 1966, il émigre à Paris où il vit habituellement.

Son premier livre est un recueil de nouvelles : *Les cités du migrateur* (4). Le titre indique clairement les préoccupations constantes des dix-huit textes qu'il contient. Il s'agit de l'étranger dans la ville, qui vit dans le souvenir de son amie Leila. Nous avons donc un livre à trois pôles. La cité est symbolisée par les grands immeubles (p. 17, 22, 26, 40, 62, 68, 78). À l'opposé, on trouve la bien-aimée qui évoque le village des origines : elle est partout présente, du moins en pensée (p. 20, 27, 55, 79, 92, 107). Le personnage principal occupe le centre. La fille qu'il aime remplace pour lui la mère qui est morte. Le souvenir fait oublier la fatigue des jours (p. 63). La structure dans laquelle il se meut est l'élément liquide (le milieu utérin), que ce soit la mer (p. 49, 51, 59,

-
1. "Le cinquantième roman tunisien", *IBLA*, 1982, p. 241-257. Il s'agissait de الرحيل إلى الزمن الدمى *Partance pour la durée sanglante* de Mustafa Madaïni.
 2. "Le centième roman tunisien", *IBLA*, 1991, p. 223-234. Il s'agit de زهرة الصبار *Fleur de cactus* de Alia Tabaï.
 3. Voir la liste des romans tunisiens en arabe jusque 1996 dans ثبت الأدب التونسي *Tunis, Ibla*, 1997, p. 29-36 de la partie arabe.
 4. al-Sâlmî Muhammad al-Habib مدن الرجل المهاجر *Tunis, Maison Arabe du Livre*, 1977, 126 p. Voir les comptes rendus de Ridha Kéfi, *Le Temps*, 16 juin 1977; Khaled Najjar, *al-Cha'b*, 24 juin 1977; Abdeljalil Messaoudi, *La Presse*, 6 juillet 1977; *al-Idhâ'a*, 5 juillet 1977; Brahim Ben Mrad, *Dialogue*, 31 décembre 1977

84, 91), la pluie (p. 19, 26, 44, 79, 104, 112), la sueur (p. 27, 32, 46, 48) ou les larmes (p. 38, 43, 91, 109). Même si le livre est empreint d'une grande tristesse, et que la souffrance affleure en bien des pages, on sent cependant que l'enracinement des personnages dans le terroir, à l'ombre de l'olivier, leur fait découvrir que peut-être la vie reste belle, et beau, le silence (p. 97) : on les perçoit armés de patience jusqu'à la mort (p. 121). En tout état de cause, l'univers décrit ici est cohérent.

Le deuxième livre de l'auteur est encore un recueil de nouvelles : *La femme de quatre heures* (5). La première partie de l'ouvrage paraît la plus intéressante. En effet, tous les personnages y sont confrontés au problème de l'incommunicabilité entre les êtres. La plupart des textes se passent la nuit ou au petit matin, dans cet entre-deux que sont la veille et le sommeil. D'où la place des rêves. Les protagonistes ignorent l'essentiel des autres, ils n'arrivent pas à les connaître, ils se trompent à leur sujet. Ils sont seuls ou bien silencieux. Les grands immeubles et la circulation intense des voitures dans la grande ville forment leur environnement inhospitalier : c'est donc la rue qui est coupable. Pour ne pas avoir à affronter les autres, il vaut mieux s'installer dans sa routine.

La montagne de la chèvre (6), édité d'abord séparément à Beyrouth, constitue la deuxième partie d'un livre dont la première est la réédition du recueil précédent. C'est un petit roman d'une cinquantaine de pages. L'intrigue se passe au centre de la Tunisie. Le personnage principal est nommé instituteur dans un petit village. Il pense pouvoir y mener une action de conscientisation. Mais il doit faire face à un autre personnage curieux, Ismâ'îl, qui détient en fait toute l'autorité et, peu à peu, la richesse. C'est la raison pour laquelle il est assassiné par le héros négatif du livre.

5. امرأة الساعات الأربع Beyrouth, Dâr al-Âlâq al-Jadîda, 1986, 139 p. Voir *al-Watan al-'Arabî*, 20 février 1987; *Kull al-'Arab*, 25 février 1987; *al-Yawm al-Sâbi'*, 13 avril 1987; *Wâzin, al-Nahâr*, 2 septembre 1987; Nabil Radhouane, *Le Temps*, 9 décembre 1987; et les interviews dans *al-Safir*, 15 avril 1988; *al-Sabâh*, 1 novembre 1988; *al-Ahrâm*, 16 et 23 janvier 1989.
6. جبل المنز Beyrouth, al-Mu'assasa al-'Arabiyya li-l-Dirâsât wa l-Nachr, 1988 et Tunis, al-Nawras, 1990, p. 87-147. Traduction française chez Actes Sud, 1999. Voir Pierre Abi Sa'b, *al-Sabâh*, 20 décembre 1988.

Mohamed Habib Selmi poursuit avec le roman *Portrait d'un bédouin mort* (7). Il s'y propose de présenter un personnage à travers le prisme de six protagonistes qui l'ont connu, trois femmes et trois hommes. Sa vie se partage entre son village natal, al-Haouareb (à 36km au Sud Ouest de Kairouan), Tunis et Paris. C'est aussi une migration sur fond d'échec et qui se termine par la mort. Sâlih, le personnage ainsi décrit, est un journaliste intelligent et rêveur. A-t-il tenté plusieurs fois de se suicider ? On ne le saura jamais avec précision. Son licenciement et une filature supposée de la police provoquent son départ de Tunis, et de nouveaux renvois le poussent à la drogue qui est la cause de son décès après son retour de Paris. L'ensemble des six témoignages constitue une peinture sans concession de la société où le sexe sous toutes ses formes joue un grand rôle.

Le labyrinthe de sable (8) est son cinquième livre de fiction, roman de la quête. Un étudiant tunisien d'al-'Alâ (village du centre de la Tunisie) est envoyé par sa mère à Paris, pour rechercher son oncle dont on est sans nouvelles depuis plusieurs années. La narration peut être datée de l'été 1986. Entre Barbès et Belleville, défilent devant le lecteur divers personnages, depuis les amis de l'oncle jusqu'à sa dernière maîtresse française. Les descriptions concernent globalement la vie des émigrés de toute sorte. La personnalité de l'oncle se précise et s'éloigne en même temps. Celle du neveu est marquée par l'échec et le sentiment de culpabilité. Le livre n'est ni le procès ni la plaidoirie de l'émigration. Le style indique bien l'embarras des êtres simples devant un univers qui les dépasse complètement.

7. صورة بدوي ميت Beyrouth, al-Mu'assasa al-'Arabiyya li-l-Dirâsât wa l-Nachr, 1990, 132 p. Voir Bassâm Hajjâr, *al-Hayât* (Londres); Sa'îd al-Lâwandî, *al-Ahrâm* repris dans *al-Sabâh*, 15 janvier 1991; Kamel Ben Ouanes, *Le Temps*, 17 avril 1991; Hudâ Barakât, *al-Sabâh*, 21 avril 1992; et l'interview dans *al-Sabâh*, 17 mai 1991.
8. متاهة الرمل Beyrouth, al-Mu'assasa al-'Arabiyya li-l-Dirâsât wa l-Nachr, 1994, 233 p. Voir Mustafâ al-Kilânî, *al-Sabâh*, 19 juillet 1994 et *al-Masâr*, n°32-33, octobre 1997, p. 46-55; Hamûda al-Charîf Krayim, *al-Ihurriyya*, 4 et 25 août 1994; Kamel Ben Ouanes, *Le Temps*, 10 août 1994; Muhammad al-Badwî, *al-Masâr*, n°32-33, octobre 1997, p. 56-69; et l'interview dans *al-Mulâhidh*, 10 août 1994.

Voici enfin *Tièdes antres* (9) qui se trouve être le 200^{ème} roman tunisien publié en arabe. On se souvient du petit roman remarquable de l'Égyptien `Abd al-Hakîm Qâsim : « Destin des pièces lugubres » (10). Les personnages n'y sont pas décrits d'après leurs composantes psychologiques, mais ils sont présentés selon les locaux qu'ils habitent. L'ouvrage apparaît ainsi comme une succession d'évocations de chambres les plus diverses, de la campagne à la ville, des quartiers périphériques misérables aux immeubles cossus, de la mosquée à la prison, de l'Égypte traditionnelle aux maisons européennes de Berlin ou de Londres. La succession des logements occupés par le personnage principal crée un véritable vertige qui amène chez lui désespoir, ennui et cafard, suicide à petit feu, surplus de tristesse, accablement, désir de fuite devant le destin implacable, abatement avec aucun espoir de se relever.

On retrouve en partie cette idée dans le présent roman. En effet les « antres » dont il s'agit, ce sont effectivement les logements occupés par les émigrés tunisiens à Paris. Hamouda les qualifie ainsi à deux reprises (p. 19 et 66). Mais la technique romanesque est différente, en ce sens qu'elle est basée sur la consultation d'un agenda, prétexte à évoquer divers personnages connus par le narrateur (Salem, une seule fois nommé, page 28). Il ne s'arrête pas spécialement sur la plupart d'entre eux. En revanche, deux hommes et une femme - Adel, Hamouda et Souad - retiennent son attention. Le roman leur consacre l'essentiel de ses quatorze chapitres. Ainsi les chapitres 1, 9 et 14 sont le récit du narrateur. Les chapitres 2, 3, 7 et 11 relatent l'histoire de Adel. Les chapitres 5, 8 et 12 font parler Souad. Quant aux chapitres 2, 4, 6, 10 et 13, ils ont pour objet Hamouda et son épouse Hadria. La construction du roman est ainsi relativement équilibrée entre ces quatre personnages. Ils sont tous émigrés tunisiens à Paris. Ils fréquentent un petit café populaire, un authentique café tunisien où l'on ne sert pas

9. حفر دافسة Beyrouth, al-Mu'assasa al-'Arabiyya li-l-Dirâsât wa l-Nachr, 1999, 172 p. Voir Hasan al-Châmî, *al-Sabâh*, 8 juin 1999; Munsif al-Wahâ'ibî, *al-Mulâhidh*, 28 juillet 1999.

10. قدر الغرف المقبضة, Le Caire, Matbû'ât al-Qâhira, 1982, 149 p. Voir *Romans arabes modernes*, Tunis, Ibla, 1992, p. 30.

d'alcool. C'est bien sûr le narrateur qui sert de lien entre eux et qui les fait vivre, à partir de son agenda et de sa mémoire.

Voici leur répartition à l'intérieur du roman :

Chapitre	Narrateur	Adel	Souad	Hamouda
1	*			
2		*		*
3		*		
4				*
5			*	
6				*
7		*		
8			*	
9	*			
10				*
11		*		
12			*	
13				*
14	*			

Adel, le premier nommé, originaire de Tozeur, a connu une enfance misérable dans le quartier populaire tunisois de Melassine. Sa mère n'avait d'autre ambition que de rester près des siens. En revanche, le père n'acceptait pas son sort de pauvre et faisait l'impossible pour s'en sortir. Mais ses moyens restèrent toujours limités. À Montpellier et Paris, c'est l'échec des études de médecine de Adel. Son studio est une véritable oasis. Il a travaillé dans des restaurants, puis comme gardien de nuit dans un hôtel où il rencontre tous les marginaux et ne s'inscrit en faculté que pour avoir des papiers en règle. La mort de son père lui rappelle son échec. Il rentre alors en Tunisie, obtient un poste

d'enseignant dans un lycée de son Jérid natal où il emmène sa mère. Il s'y marie et devient père de famille. Le narrateur a perdu complètement sa trace.

C'est Hamouda qui reçoit le plus grand nombre de pages, dans cette évocation romanesque. Son père était un grand propriétaire terrien à Haouareb, possesseur du premier poste de radio du village, laissant libre à la population l'accès à son puits personnel. Hamouda se marie avec Hadria, la plus belle fille de Haouareb et intelligente avec ça. Pour elle, il construit des toilettes et agrandit les portes de la maison. Il exerce avec succès la profession de commerçant ambulant. Mais, comme après deux ans de mariage sa femme n'est pas encore enceinte et qu'il en est responsable, il décide d'aller se faire soigner à Paris. Il commence par travailler dans un restaurant tunisien, puis il s'embauche dans le bâtiment où il devient vite un expert dans la conduite des machines. Son épouse donne naissance à un garçon qui le déçoit en n'étudiant pas : il s'acoquine avec une Portugaise. Puis naît une fille qui se fait écraser par une voiture à l'âge de cinq ans. Les temps deviennent alors plus durs. Le chômage s'installe et la vie précaire. Le seul rayon de soleil de cette existence fut le pèlerinage à la Mekke en compagnie de son épouse. Cette démarche religieuse a marqué un tournant décisif dans sa vie. Il organise même un retour rapide à Haouareb pour que la bénédiction de ce rite puisse s'étendre à tout le village. Il rentre alors définitivement au pays habiter la maison qu'il a pu construire avec ses économies.

Le personnage féminin évoqué grâce à l'agenda du narrateur, c'est donc Souad. Originaire de Mejez el-Bab, elle y passe son enfance. C'est une belle fille, choyée par ses parents. Mais, au moment de l'adolescence, quand son corps prend des proportions de femme, son père la fuit. La vie à la maison devient difficile. Elle interrompt le lycée après quatre années pour effectuer des études d'infirmière et elle exerce cette profession. Mais elle est poursuivie par les assiduités de quelques hommes. On la maltraite et on l'insulte. Elle part aussi en Europe pour fuir cet air irrespirable. C'est dans le train vers Barcelone qu'elle a perdu sa virginité avec un bel andalou qui ressemblait à son père. À Paris, elle milite dans l'Association des Tunisiennes Émigrées. Souad est une femme exceptionnelle, possédant beauté et intelligence, sachant

s'habiller avec goût, une femme libre, au sens positif du mot. Elle ne veut pas exploiter l'amour du narrateur. Elle constitue un point de lumière de quelques mois dans ses sept années de misère. Elle disparaît de son horizon et les bruits les plus fantaisistes circulent sur son compte. On ne saura jamais ce qu'elle est devenue.

Il me paraît important de revenir quelque peu sur Hadria, l'épouse de Hamouda. En effet, elle représente le deuxième personnage féminin positif du roman. Elle apprend seule le français et peut remplir les papiers de l'administration. C'est grâce à elle que Hamouda obtient un logement à la Sonacotra. Elle suit régulièrement les exercices physiques que lui prescrit la gynécologue. C'est la compagne de son mari au plein sens du terme. Leur connivence et leur intimité, sans être parfaites, sont en tous cas sympathiques. Les deux caractères féminins de Souad et de Hadria, dans le roman « Tièdes antres » de Habib Selmi, forment contraste avec les personnages féminins des romans publiés en arabe par des Tunisiens en 1998 (11).

Le narrateur vit dans une pièce désagréable et mal entretenue et qui ne lui inspire aucun optimisme dans l'existence. Lui aussi revient au village natal après sept années d'exil. À Paris, il travaille dans un journal, ce qui lui permet de subsister sans trop de problèmes. Il apprécie particulièrement les promenades à pied sur les grands boulevards, pour observer l'humanité et la ville dans leur diversité. Mais ses vrais amis partis, il ne lui reste que la solitude et le rêve.

On peut résumer la situation de ces personnages à partir du paragraphe suivant : « Comme de nombreux émigrés qui se réfugient dans le discours comme s'ils se protégeaient par lui d'un temps qu'ils ne dominant pas et d'une vie qu'ils ne commandent pas, ils parlent pour ne pas oublier, pour que leurs expériences, leurs souffrances et leurs pensées ne se perdent pas, comme leurs jours se sont perdus et évanouis à la manière des gouttes de mercure s'échappant de leurs mains » (p. 18).

Jean FONTAINE

11. Voir « Le roman tunisien en 1998 : des personnages misogynes », dans *IBLA*, n°184, 2^e semestre 1999, p. 205-209.